MON COUSIN GEORGES

Par Élie Rodenbach

On a commémoré en 1998 – et l'on commémore encore, voir la rubrique « Musée Camille Lemonnier » – le centième anniversaire de la mort de Georges Rodenbach. Nous sommes heureux de vous présenter ici l'article qu'a eu l'aimable attention de nous communiquer à cette occasion notre confrère Élie Rodenbach.

Mon père m'a beaucoup parlé de Georges. Ils différaient de huit ans. Sous peine de passer pour un fossile bien conservé, j'ouvre une parenthèse nécessaire : je suis l'enfant d'un deuxième lit, né d'une mère très jeune et d'un époux encore vert, mais « sur le retour » – trente-deux ans entre eux ! Et c'est sans doute parce que j'ai connu ce père à la retraite, qu'il fut pour moi ce disponible, ce merveilleux conteur de mon enfance et puis de mon adolescence. Un grand-père en quelque sorte. Ce n'est que bien longtemps après sa mort que j'allais réaliser ce que j'avais perdu : ce vieil homme de santé fragile, qui « craquait comme une charrette », signe de longévité dont il allait confirmer la règle, – je lui dois d'être ce que je suis aujourd'hui : à mon tour poète et conteur, pétri de ce limon qui fit que tant de Rodenbach furent tentés par ce démon d'écrire auquel il me fut impossible de résister.
Mais je reviens à ce que j'ai dit plus haut : mon père me parlait très souvent de Georges et de ses liens – passés sous silence par tant d'essayistes – avec son cousin germain Albrecht, le poète belge de langue flamande, qu'en famille nous nommions toujours Albert (prénom qui figurait sur son acte de naissance[1] et qu'il conservera jusqu'à sa mort prématurée à l'âge de vingt-quatre ans), et parfois Berten, ainsi que l'appelaient ses camarades de classe au Petit Séminaire de Roulers. Entre Georges et Albrecht Rodenbach, unis par le sang et par la poésie, il n'y eut jamais ce véritable divorce idéologique qu'on s'est plu à monter en épingle... ni ces querelles latentes par écrit ou de vive voix au hasard des réunions familiales. Certes, ils eurent des discussions puisque leurs voies étaient très différentes, mais elles se passèrent toujours sur le mode affectueux. C'est à l'issue d'une de ces discussions, plus animée que d'habitude, qu'Albrecht composa pour son cousin ce fameux sonnet où, tout en manifestant son admiration[2], il dit mal comprendre qu'un Rodenbach dont le lointain ancêtre fut germain, pût avoir choisi une autre langue que la flamande. Ceci se passait au plus brûlant de la réforme qu'Albrecht avait mise en route et dont il était devenu le chef de

file, soutenu par son professeur Hugo Verriest en classes terminales gréco-latines. Combien de fois, à ce propos, ai-je entendu mon père, qui était de ces Flamands parfaitement bilingues, déclarer que le bouillant Albrecht avait eu mille fois raison quand il s'était insurgé contre l'absence totale d'enseignement flamand en Flandre. Mon intention n'est pas de relater aussi la vie d'A. R., il m'a semblé cependant qu'elle avait été trop intimement mêlée à celle de son cousin pour que je la passe entièrement sous silence.

Peu de détails me furent transmis concernant la prime enfance de Georges. Je sais qu'elle fut dorée, paisible, sans problèmes. Né à Tournai le 16 juillet 1855, l'enfant n'avait que quelques mois quand ses parents vinrent habiter Gand, à la Coupure, plus exactement ; notre ville marquera si profondément l'écrivain qu'on le considère à juste titre comme Gantois. Trente ans après, il décrira avec émotion les souvenirs que lui avaient laissé les fêtes de la Saint-Nicolas et parlera avec ferveur de celles de Pâques quand toutes les choses s'ébranlaient en même temps. Après un court internat – qui ne lui réussit guère – dans une institution à la campagne, le futur chantre des béguinages entrait, au côté de son ami Émile Verhaeren, au Collège Sainte-Barbe où il allait conquérir rapidement les premières places.

1866 – La famille Rodenbach déménage et va occuper le numéro 9 du boulevard Frère-Orban. C'est là que meurent Louise, l'ainée âgée de treize ans, et Adèle qui, à dix-sept ans s'en ira de ce même mal : la phtisie qui faisait tant de ravages à l'époque. Le jeune homme, effondré, assistera au lent dépérissement et à l'agonie de ses « sœurs blondes » tendrement aimées. Il ne pouvait savoir que la petite dernière, cette Marie que j'ai connue, allait « venger » ses mortes en devenant très vieille ; née en 1865, elle fut l'épouse du magistrat gantois Émile Lebrun. Georges écrira plus tard un poème déchirant (*Les absentes*) dans lequel il unit le souvenir de ses chères disparues. Dans *Le rouet des brumes* il dira aussi :

> *Toujours la mort fut présente au milieu de notre adolescence !*
> *Oh ces années où il aurait fallu apprendre à aimer la vie et où on ne s'occupa qu'à nous familiariser avec la mort.*

Il souligne plus loin l'atmosphère de Sainte-Barbe qui a contribué à l'enfermer dans un cocon de tristesse :

> *Il était clos comme un séminaire. Le cadran implacable d'une grande horloge dont les aiguilles se quittaient, se cherchaient, se quittaient... Les sonneries de l'heure tombaient sur nous, si plain-*

tives... On eût dit une pluie de fer et de cendres. Existence invariable et morne sous les hauts murs de cette cour interceptant le soleil. C'est là que mon âge trop jeune s'est déprise de la vie pour avoir trop appris la mort... C'est elle que les prêtres qui furent nos maitres installaient parmi nous dès la rentrée...

Mystique d'une sensibilité exacerbée, le jeune homme en a déjà le physique. Le peintre Lévy-Dhurmer[3] le reproduira fidèlement : le visage est d'un ovale très pur, le teint est pâle le regard triste est d'un bleu délavé au-dessous du grand front couronné de mousse blonde ; le nez mince est droit, qui descend un peu vers la bouche volontaire, bien dessinée, aux coins qui allaient vite être marqués par l'amertume. C'est en sixième latine que Georges et son inséparable ami Verhaeren découvrent les grands Romantiques et leur vouent une admiration délirante : Lamartine et puis Hugo et Musset. En classe de poésie et de rhétorique, c'est toujours le même amour pour *Les méditations*, *Les nuits* et *Le lac*. Les deux jeunes poètes n'en sont plus à leurs premiers vers, qu'ils lisent et commentent en leurs réunions avec d'autres mordus du Romantisme, ces réunions auxquelles ils avaient donné la dénomination un peu pompeuse d'*Académie du Dimanche*.

Rodenbach est à peine âgé de dix-huit ans quand il quitte le collège (non sans un réel soulagement !) pour s'inscrire à l'Université de la ville où il fera son droit. C'est là que, enfin libéré de toute contrainte, il pourra donner libre cours à sa fureur d'écrire. Curieusement, c'est un roman : *L'art en exil*, qui paraitra en premier (l'auteur a vingt-et-un ans) alors que son entourage attendait un recueil de poèmes. Depuis longtemps, l'étudiant avait été attiré par les béguinages de Gand dans lesquels il faisait de longues et rêveuses promenades. Si aujourd'hui il se retranche souvent dans sa chambre d'étude de la maison paternelle, il va davantage à la découverte de la vieille cité où les canaux dormants et les ruelles vétustes l'attirent irrésistiblement. Quant aux béguinages, ce sera celui de la rue Longue des Violettes qui aura sa prédilection. Il y déambule quotidiennement – l'enclos est près de chez lui – méditant et y composant mentalement des vers épars qu'il travaillera ensuite.

À en croire les nombreux auteurs qui ont décrit sa vie, tout au moins celle qui s'est écoulée à Gand, Georges Rodenbach aurait été uniquement ce mélancolique taciturne, ce pauvre errant traînaillant toujours solitaire, enfoncé dans sa tristesse et fuyant autant ses condisciples que la compagnie des belles Gantoises. Rien n'est plus faux. Il aimait aussi « sortir » et déjà

se manifestait ce gout de briller qui allait se développer plus tard à Paris. Ses succès féminins ne se comptent plus[4] quand il se rend le cœur joyeux au cours de danse. Se souvient-on de celui du grand maitre M. Duriez ? Le jeune étudiant, très vite excellent danseur, y fit des ravages et plus d'un jeune cœur se consuma pour « ce beau poète blond, si mince, si élégant ». Souvent aussi, l'été, en compagnie d'une bande de gais lurons, allait-il déguster nos spécialités gastronomiques dans les guinguettes des bords de Lys ou d'Escaut. Il aimait plus spécialement le *waterzooi* de poulet ou de poisson[5]. Après la bombance bien arrosée, c'était les excursions en bateau à voile. Un jour, en déclamant un poème, debout dans l'esquif, emporté par la fougue de son lyrisme qu'il appuyait de grandes envolées de bras – le trop impétueux récitant fut rattrapé de justesse par un camarade, à la seconde où il basculait vers l'eau...

À la campagne comme à la ville, celui qu'on appellerait désormais « le Poète » est habillé avec une recherche très remarquée qui impose l'admiration et le désir d'être de ses intimes. On a même un peu peur de lui – ce qui le fait sourire dans sa moustache – car son écrit et sa parole (il s'exprime avec une totale liberté) sont parfois franchement caustiques, mordants. Je reconnais là une facette du caractère familial ; rien ne s'est perdu. Mon grand-père avait déjà noté que nous étions des doux et des pacifiques, voire des tendres à la sensibilité profonde – aussi longtemps que nous n'en sommes pas les victimes, ce qui, en ce cas, déclenche par réaction un système de défense qui peut aller jusqu'à la férocité... Une grande ligne générale montre, aussi loin qu'on remonte les ancêtres, que nous ne pouvons souffrir l'injustice, ce qui est faux, inique, ce qui fait mal ; pour nous-mêmes ou pour les autres. Quant à notre poète, plusieurs faits et incidents vont démontrer qu'il est bien cet homme entier qui ne s'en laisse pas conter, qui ne laisse pas passer l'iniquité sans réagir, quelquefois violemment. Sans entrer dans les détails – ce serait trop long – je cite : ses démêlés orageux avec « La Flandre libérale » à laquelle il choisira de ne plus collaborer ; à l'époque, on parlera de « scandale ininterrompu » pour le monde catholique qui ne lui avait pas pardonné d'avoir secoué le joug et le traitait de renégat et de girouette... ! Dans *L'art en exil* il écrit que *chaque jour il avait dû subir quelque nouvelle avanie*.

Sa rancœur lui fait employer des expressions comme : ... *trottins du journalisme*... Un autre de ses faits sera son discours incendiaire pour défendre Lemonnier auquel le Jury du Prix Quinquennal avait refusé sa consécration

pour son livre *Un mâle*. En 1885, après un article publié dans *L'art moderne* (titre *Le plagiat*), ce fut presque le... duel ! parce que l'écrivain avait dénoncé certaines basses compromissions de la presse. On se souvient également des procès Max Waller gagnés haut la main par Rodenbach. Ce diable d'homme ne laissait décidément rien passer de ce qu'il jugeait erroné ou abusif ; témoin la relation de ce diner de famille où il lit le double d'une lettre envoyée en 1880 (1880...) à Jules Eyerman, et dont, tout pantois et à la limite de la crédibilité, je livre quelques extraits au lecteur :

> *... et bien ! non, je comprends beaucoup mieux le flamand que vous ne le croyez...*
> *D'ailleurs, il le faut bien, n'est-ce pas ? puisqu'ici*[6] *comme chez vous, presque toutes les affaires au correctionnel et au criminel se traitent en flamand : témoins, procès verbaux, actes de prévention ou d'accusation, le flamand a fait main-basse sur tout cela, et le français semble impitoyablement traqué*[7].

Voici venu ce temps où le poète va activement publier, où débutent ses conférences et ses participations régulières aux débats littéraires, tandis que naissent ses premières amours et ses déconvenues. Après un bref passage au barreau de Gand, le jeune avocat conclut que nul n'est prophète en son pays et « monte » résolument – quoique avec une secrète crainte – à ce Paris dont il attend une meilleure audience. Après des débuts difficiles et la découverte – neuve – de la nostalgie du ciel natal, il fréquente très peu le barreau pour se mêler, et puis s'intégrer totalement à la vie littéraire de la capitale française ; en même temps qu'il est un assidu du théâtre. Il rencontre Coppée, Bourget, Charles Cros, Maupassant, Champsaur, Sarah Bernhardt, André Gil et d'autres, au réunions des *Hydropathes*, société littéraire fondée en 1878 par Émile Goudeau. Bientôt parait *Les tristesses* (1879). Le poète publie aussi dans *La plume* et *La jeune France* et collabore comme critique dans *La Paix*, *Le Figaro*, *Le Globe*, etc.

Un an a passé, enrichissant pour l'écrivain dont le métier s'est affirmé. Les vacances venues, le retour à Gand est décevant. Malgré des vers publiés dans *La Flandre libérale*, Georges se rend vite compte qu'il n'est définitivement rien dans son pays ; impression augmentée par le volumineux courrier qui lui vient de France et qui lui transmet la renommée que son livre y a acquis, en particulier son poème *Le coffret*, qui fait le tour du Tout-Paris des

arts et des lettres. Consolation à Gand : l'intérêt très vif que lui témoignent ses amis Waller et Giraud.

La mer élégante parait en 1881. Malgré plusieurs critiques élogieuses rien ne me touche de ces poèmes : la forme est ampoulée, les images sont banales et abondent en vieux clichés.

Dans *La jeunesse blanche* par contre, (un des plus beaux livres) le vers est bien frappé et les trouvailles sont heureuses. Le poète, déjà porté dès l'adolescence vers la tristesse, le pessimisme et la lassitude de vivre, donnera le meilleur de lui-même quand il décrira la mélancolie de ses cloches flamandes, des vieux quais et des ruelles sombres de Bruges et Gand, des souvenirs d'enfance, des amours malheureuses, de la détresse. La mort aussi est de plus en plus présente dans ses méditations qu'il transpose en de beaux poèmes.

[...]

Ô soir mélancolique ! Une église proche
Avec son cadran d'or énigmatique et noir ;
J'écoutais dans le parc agrandi par le soir
Ruisseler sur les toits les larmes de la cloche.

Tout à coup un soupçon de trahisons prochaines
Me fit sentir au cœur comme un rêve noyé
Pendant que le clocher d'un chant apitoyé
Racontait ma détresse aux paroisses lointaines.

Et ce fut à travers notre amour commençant
Toute une impression d'automne et de veuvage...

Ce fameux « ennui de vivre », Georges R. l'aura décrit avant la lettre et mieux que beaucoup d'autres et fait ainsi figure de précurseur.

Et seul, seul, toujours seul, se regarder mourir...

En perdant la foi, ce « fils spirituel de Baudelaire » va devenir le poète solitaire ; il va s'extraire de la masse, s'exiler. Il ne sera plus qu'états d'âme : Flandre, canaux, béguinages, brumes, lentes processions, douleur et rêve. Le symbolisme est proche.
Un poète actuel aurait pu écrire ceci :

[...]

Et l'on devine au loin le musicien sombre
Pauvre morne qui joue au bord croulant des toits.
La tristesse du soir a passé dans ses doigts,
Et dans sa flute à trous il fait chanter de l'ombre.

Et ceci :

[...]

Et voici que soudain les cloches agitées
Ébranlent le Beffroi debout dans son orgueil,
Et leurs sons, lourds d'airain, sur la ville au cercueil
Descendent lentement comme des pelletées.

Au sein de *La jeune Belgique*, qui cependant commence à battre de l'aile, Georges choisit et accueille trois grands Gantois : Ch. Van Lerberghe, Maurice Maeterlinck et Grégoire Le Roy. En 1887, l'écrivain entre au *Progrès* en qualité de secrétaire de rédaction, où ses prestations sont d'emblée très brillantes, autant par leur nouveauté que par l'esprit d'indépendance qu'elles expriment. Deux ans après, quand le *Progrès*, faute de pouvoir subsister, doit fermer ses portes, Rodenbach quitte la Belgique pour s'installer définitivement à Paris où il prendra femme. Son épouse est belge et se nomme Anne Urbain, elle lui donnera un fils : Constantin, né en 1892. Je l'ai rencontré. Ma déception fut grande : pourquoi m'étais-je attendu à la réplique fidèle du père ? Mon « nouveau » cousin, tout à l'opposé, est grand et fort, le teint haut en couleur, le cheveu noir et... il n'est pas poète ! Mais j'anticipe. Courriériste parisien, Georges n'en continue pas moins d'écrire et de publier aux côtés de Th. de Banville, de Coppée et d'Alphonse Daudet. Une plaquette sort de presse : *Du silence*. De 1888 à 1889, *Le Figaro* diffusera largement des pages importantes de l'écrivain qui a changé sa manière d'écrire, mais non sa pensée. Sous le titre général de *Agonie des villes*, paraissent en quatre chapitres des notes sur Bruges, Gand, Walcheren et Saint-Malo. Mais c'est toujours la nostalgie du pays qui se précise, encore plus forte, plus obstinante, qui consacrera à jamais la célébrité du poète gantois en France. En 1889 un double deuil le touche profondément : Max Waller décède à Bruxelles tandis que le même jour de ce 6 mars, Georges pleure sa vieille maman (devenue aveugle) qui meurt dans ses bras.
L'amour en exil est présenté par *La Revue de Paris* tandis que peu après *L'art en exil* est édité par Quantin. Le fond sera presque totalement repris dans *Le Carillonneur*, ce remarquable roman. La fatalité, le destin, la mort,

déjà présents dans les deux œuvres, vont se retrouver dans *Bruges-la-Morte*, et faut-il le souligner, dans la production entière de l'artiste. Il se fait encore de nouveaux amis : Villiers, Mallarmé, Edmond de Goncourt, Léon Daudet qui le reçoit chaque dimanche en compagnie d'une pléiade de célébrités : Zola, les frères Margueritte, Henri de Régnier, Maurice Barrès, Huysmans, de Hérédia, Lucien Descaves, etc.
Fin 1890 il perd son père[8] et Th. de Banville, le maitre affectueux, le suit de très près dans la tombe.

1891 voit le triomphe du Symbolisme dans toute la France. L'activité littéraire est intense. Verlaine, Paul Fort, Mallarmé, de Régnier, Moréas, Léon Bloy et Rodenbach sont au zénith. *Bruges-la-Morte* est un très grand succès à Paris. On ne peut en dire autant de Bruges et des Brugeois qui mettront tout en œuvre pour saboter le roman... Sans jamais y être arrivés d'ailleurs, et c'est justice[9]. Son auteur n'en a cure, non plus que son succès lui monte à la tête alors qu'au *Français* se joue *Le voile* (1894) dont le rôle féminin est interprété par Marguerite Moréno. Il est à noter que c'est la première fois qu'un Belge est représenté à la Comédie Française. Après *Le musée des béguines*, livre exceptionnel dont Pierre Maes dira, en 1926, que *personne n'a pu le refaire, son auteur ayant épuisé la matière à lui tout seul*, Rodenbach écrira encore trois recueils de poèmes : *Le règne du silence*, *Les vies encloses Le miroir du ciel natal*. Cette trilogie extrêmement riche foisonne de vers où le poète fait à nouveau figure de précurseur en avance d'un siècle sur son temps. Qu'on en juge, quand il « voit » dans le cristal une...

Sensitive de verre à qui le bruit fait mal.
Et quand il évoque le cygne qui...
Sommeille, l'aile close, en couvant des étoiles.

Ces mêmes cygnes dont il dira qu'ils sont...

... des âmes peut-être habillées en oiseaux.

Lorsqu'il évoque la main, il dit qu'elle...

... s'enorgueillit de sa nudité calme.

Il ira plus loin, et cette fois dans l'emploi audacieux du mot précis, du moins quand on se réfère, et à l'époque (1892 !) et au Classicisme auquel il appartient malgré les premières libertés d'expression prises par le mouvement symboliste. Dans le poème *La tentation des nuages* Georges osera écrire, en même temps qu'il change résolument le fond de sa poésie :

[...]

Charme de l'équivoque et des anomalies,
Vertigineux palais que des nuages font
Auxquels à chaque instant quelque chose s'annexe ;
Nuée, en forme de montagne qui se fond,
Petite brume rose offerte comme un sexe...

Le poète se « modernisera :, encore davantage quand, dans son dernier recueil, (*Le miroir du ciel natal*) il délaissera l'alexandrin pour user délibérément du vers libre. Ainsi dans *La voix des soprani* :

[...]

C'est un concile de colombes.
C'est un frais jet d'eau qui monte et retombe
Et l'église en est raffraichie.

En 1894, l'écrivain qui avait toujours joui d'une excellente santé, se voit atteint par le début du mal qui devait l'emporter 4 ans plus tard. Quel mal en réalité ? Assurément pas celui dont étaient mortes ses sœurs[10]. Il serait plus exact de parler d'un dérèglement du système digestif qui allait, après avoir affecté l'état général, se fixer dans l'intestin. Un cancer ? Non. Mon père qui a vécu de près la maladie de son parent n'a jamais varié dans son récit : Georges était atteint d'une typhlite[11] dont les crises sont allées en croissant, obligeant finalement le malade – malgré sa forte volonté – à ne plus quitter le lit en même temps qu'il craignait de plus en plus de s'alimenter.

Dans son appartement du boulevard Berthier à Paris, idéalement situé près de la Seine et ombragé de grands arbres, le poète recevait quotidiennement ses amis et sa famille. Jusqu'au bout il continua de s'intéresser à la vie littéraire, écrivant ou lisant, ne se plaignant jamais, même quand la douleur devenait intolérable. il semblerait que ce soit une péritonite qui ait précipité sa fin ; cette fin qui fut prédestination puisqu'elle se produisit le soir de Noël (1898) tandis que toutes les cloches sonnaient et que toute la ville était échos de joie. Dans ce Paris en fête, ce fut la consternation[12]. Dès le lendemain la presse unanime rendait un vibrant hommage à ce *poète de quarante-trois ans dont la renommée paraissait presque incroyable pour un homme aussi jeune*. Au milieu d'une foule innombrable de tout ce que la

France comptait en grands noms du monde des arts, les funérailles eurent lieu à l'église de Saint François de Sales et au Père Lachaise où l'écrivain repose aujourd'hui dans un caveau rehaussé d'un prestigieux monument, œuvre du sculpteur Mme Albert Besnard.

Il me fut impossible, dans le cadre restreint des *Cahiers* de citer toutes les œuvres de mon cousin, encore de les analyser. J'ai dû taire aussi de nombreuses anecdotes concernant ses rapports avec la famille et les amis – Verhaeren en particulier – et tous ceux de *La jeune Belgique*. Idem en ce qui concerne les traductions de ses œuvres (anglais, italien, russe, allemand, finnois, espagnol) ainsi que la mise en musique de ses poèmes.

Je terminerai en citant ce texte d'Émile Verhaeren :

> *Il est parmi ceux dont la tristesse, la douceur, le sentiment subtil et le talent nourri de souvenirs de tendresse et de silence, tressent une couronne de violettes pâles au front de la Flandre : Maeterlinck, van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Max Elskamp. Mais il parait plus juste de ne point l'isoler dans un groupe, de ne point le détacher de la grande littérature française. Les groupements par pays ou par provinces rétrécissent les jugements esthétiques. L'art n'est point d'une région ; il est du monde. Il n'est point ceinture de frontières. Il prend pour tremplin la personnalité pour bondir vers l'universel. Peu importe de quelle patrie il vient. S'il s'élève à une certaine hauteur, il ne faut point s'inquiéter de quel sol il a jailli. Or, dans l'universelle littérature française, Georges Rodenbach se classe parmi les poètes du rêve, parmi les raffinés de la phrase, parmi les évocateurs, spécieux parfois, rares toujours, dans le voisinage de ces deux amis et maitres qui l'aimèrent autant qu'il les aima : Edmond de Goncourt et Stéphane Mallarmé.*

1. Des bruits ont couru que le jeune homme avait fait changer son prénom à l'état civil.
2. [...]
Et tout en souffrant mal qu'un Rodenbach préfère
Au chant du Scalde blond, *la chanson du Trouvère*
À vous dire Cousin, c'est beau comme Musset !
3. Paris, Musée de l'Art moderne. (En dernière place après citation des Musées du Louvre et du Luxembourg.)
4. Notes de mon grand-père Félix Rodenbach, publiciste et essayiste, 1827-1914.

5. L'auberge *Het Hof van Vlaanderen* à Deurle, (devenue *Le Pêcheur* vers 1924) servait une succulente soupe de poisson qui tenait tête – si j'ose dire – aux meilleures bouillabaisses de Marseille. Je trouve regrettable qu'aujourd'hui, en cette même auberge, seul le *waterzooi* de poulet (sauf ajout récent) figure sur la carte. Et qu'on ne vienne pas me rétorquer que la réalisation de cette spécialité est impossible en Belgique : cuisinier-amateur, j'ai trouvé sur le marché tout ce qu'il fallait pour réussir ma recette...
6. À Gand.
7. Qu'on ne me charge pas, ni d'esprit de chauvinisme ou de contradiction, (j'ai approuvé Albrecht R. en début d'article) : il se fait simplement que je déplore l'absence de bilinguisme général pour tout le pays : cette source empoisonnée de tous nos malheurs actuels.
8. Je crois qu'il est peu connu que le caveau où reposent les parents de Georges, existe toujours à Gentbrugge au cimetière de l'Église Simon et Taddéus (centre de la commune).
9. Ceux que le folklore flamand désigne sous l'épithète railleuse, mais bon enfant, de *Brugge Zotten* ont toujours refusé d'admettre que le roman a largement contribué à la célébrité de leur ville. Nonante ans après sa parution on en parle encore et plus que jamais. L'œuvre a été rééditée par Jacques Antoine (1977), tandis que Mme Éveline Legrand lui a consacré un superbe montage cinématographique.
10. Je désire une fois pour toutes détruire la légende qui fit de G. R. un tuberculeux pulmonaire.
11. Est-il exact de dire qu'il s'agissait d'une appendicite chronique ? La Faculté jugera...
12. *On me dit : il est mort, et quoique la chose parût monstrueuse, sinistre, impossible, il a fallu le croire...* (*Le Figaro.*)

MUSÉE CAMILLE LEMONNIER

Le Musée de la littérature de Hasselt (Bampslaan 35 à 3500 Hasselt) a offert au Musée Camille Lemonnnier un ouvrage d'Auguste VERMEYLEN, *Beschouwingen*. Comme premier chapitre, sept pages consacrées à Camille Lemonnier.

À la Maison du livre, rue de Rome 24-28 à Saint-Gilles (2e étage), exposition « Georges Rodenbach l'Amant de Bruges 1855 – 1898 » sur une idée de **Joël Goffin**. Le musée a prêté un volume appartenant à la bibliothèque dite bretonne. Il s'agit de *La vie secrète*, illustré par Fernand Knopff et dans une reliure d'art. Le vernissage a eu lieu le lundi 11 janvier à 18 h. avec un exposé de **Jacques De Decker**.